

PACÔME
THIELLEMENT

TOUS

LES

CHEVALIERS

SAUVAGES



T
A
B
M
O
W

SUIVI DE : WOLINMELANCOLISKI

Tous les Chevaliers sauvages



Les Intempestifs n° 1

DU MÊME AUTEUR

- Sycomore Sickamour*, PUF, 2018.
Serpent, Derrière la salle de bains, 2018.
La Victoire des Sans Roi. Révolution Gnostique, PUF, 2017.
Cinéma Hermetica, Super 8 Éditions, 2016.
Les Cinq Livres du King, Le Feu sacré, 2014.
Pop Yoga, Sonatine, 2013.
Soap Apocryphe, Inculte, 2012.
Les Mêmes Yeux que «Lost», Léo Scheer, 2011.
La Main gauche de David Lynch. «Twin Peaks» et la fin de la télévision, PUF, 2010 ; réédition augmentée sous le titre *Trois essais sur «Twin Peaks»*, 2018.
Cabala. Led Zeppelin occulte, Hoëbeke, 2009.
L'Homme électrique. Nerval et la vie, Éditions MF, 2008.
L'Excuse, L'Hippopotame de Thèbes, 2007.
Schreber Président (collectif), Fage, 2006.
Mattt Konture, L'Association, 2006.
Économie Eskimo. Le Rêve de Zappa, Éditions MF, 2005, 2018.
Poppermost. Considérations sur la mort de Paul McCartney, Éditions MF, 2002, 2013.
Alice au Soudan, L'Hippopotame de Thèbes, 2000.

PACÔME THIELLEMENT

Tous les Chevaliers sauvages

Tombeau de l'humour et de la guerre

suivi de :

Wolinmélancoliski

Wombat

Collection «Les Intempestifs»
dirigée par Frédéric Brument

Tous droits réservés.

© Pacôme Thiellement, 2012, 2018.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-37498-123-9

NOTE DE L'ÉDITEUR

Une première édition de ce texte est parue aux éditions Philippe Rey (coll. « À tombeau ouvert ») en 2012. On n'y trouvera de ce fait pas mention de l'attentat qui a frappé *Charlie hebdo* en janvier 2015. Cette nouvelle édition est néanmoins augmentée d'un texte consacré à Georges Wolinski rédigé par l'auteur en 2018.

Un jour, nous sommes nés, mais c'était pas la peine.

On nous a balancés, vraiment comme une merde, sur une planète qui étouffait déjà sous la surpopulation humaine et n'en demandait pas tant. Nous non plus, d'ailleurs : on n'avait rien demandé. De ce réciproque désagrément, pire qu'un mariage arrangé et au moins aussi sinistre qu'un tandem de clowns, peuvent se déduire les conditions réciproques de notre existence dans le monde, et de l'existence du monde en nous. Nous nous demandons sans cesse si nous avons eu raison d'accepter de naître. Et le monde se demande sans cesse ce que nous fichons encore ici, depuis le temps qu'il nous a fait comprendre qu'il ne nous avait pas sonnés et qu'il ne voit toujours pas ce qu'on lui veut. Viens, étoile absinthe.

On nous avait présenté les choses autrement. C'était pervers, parce que personne ne nous a dit : tu es fils de roi, tu épouseras la plus belle fille du temps, tu t'accompliras comme un prince, tu crèveras comme un dieu. Mais, insidieusement, on nous incitait à le rêver. Et on nous laissait entendre : si ça n'a pas lieu, alors que tout le monde t'a préparé à ça, c'est ta faute. Si ça n'a pas lieu, c'est parce que tu n'as pas avalé les kilotonnes de merde qu'on t'a présentées dans les écoles de la principauté avec un sourire suffisamment réjoui. Parce que, bien sûr, pour devenir prince, tu devras commencer par avaler des kilotonnes de merde. Mais tu les avaleras en pensant à ton avenir radieux et ça passera comme si c'était de la bonne charcuterie, ouvre la bouche et ferme les yeux. C'était pervers,

mais ceux qui nous disaient ça l'avaient cru, eux aussi. Ils sont partis dans l'existence avec les illusions du temps. Ensuite, pour se consoler d'être fils de rien, d'avoir épousé la pire fille du monde, de s'être couchés comme des chiens et de finir crevés comme des porcs, ils se sont dit : on va le faire croire aux petits; on va les tourner en bourriques; on va leur en faire un petit peu baver. Et, pour finir de se convaincre, ils se sont rendu compte que la déception était la clé de l'obéissance. À chaque ratage, on baissait la tête et on recommençait. À chaque ratage, on apprenait beaucoup. Énormément; on apprenait à refaire la même chose, plus vite, et plus mal encore. Et on recevait notre claque avec le soulagement que procure la répétition des mêmes actes : le soir quand il tombe, la pluie quand il fait trop chaud, et le soleil quand il revient. En cela, on peut dire que nous étions faits à l'image du Créateur, que ses ratages successifs n'ont pas découragé de continuer à pondre de l'espace et du temps jusqu'à plus soif, comme ça, pour rien; de lancer depuis le vide du non-manifesté des cycles de manifestation comme une envie de pisser; enfin, de les peupler de pauvres êtres condamnés à y errer. Viens, étoile absinthe.

On s'en souviendra, de cet espace-temps. Ce qui a provoqué notre surprise, tout d'abord, c'est le caractère ordonné et presque harmonieux de l'injustice qui y régnait. L'atrocité des actions que les hommes peuvent faire subir aux autres hommes a toujours eu quelque chose de régulier. Elle tombe net comme un couperet. L'inégalité et l'accession au pouvoir des personnes les moins compétentes est si fréquente qu'elle peut même apparaître comme une loi de la nature. L'idée la plus curieuse ayant pu venir à l'esprit des hommes est bien celle de justice immanente, parce que, s'il y a quelque chose de parfaitement vérifiable, c'est le nombre toujours croissant de crimes impunis. Même les pires hommes du monde ont

fait l'expérience de l'échec, de la malchance, de l'amertume. Non seulement l'incompétence de leurs dirigeants est ce qui relie réellement les peuples de la Terre, comme la grande chaîne de l'amitié, mais l'amertume est la seule tonalité émotionnelle dont on peut dire qu'elle peut être goûtée par les petits et les gros, les gentils et les méchants. L'amertume, la certitude d'être en enfer sur Terre, est notre « universel ». Viens, étoile absinthe.

Nous avons été jetés ici-bas avec la conscience intime de cette succession d'échecs et de recommencements. Nous avons vécu chaque seconde de cette vie comme l'éternel récit d'un éternel ratage. Mais même le Créateur n'a pas eu le choix de faire ou de ne pas faire. Même lui n'est que l'esclave de son propre instinct, la victime de mécanismes de domination qui lui échappent. À chaque fin de cycle, le Créateur relance le dé. Il tombe sur le mauvais résultat, laisse le cycle se poursuivre jusqu'à sa conclusion, et recommence. Et face à cette conscience intime de l'inévitabilité de l'échec et du recommencement, un sursaut d'honneur et de combativité, un instinct de lucidité et de courage nous font exploser d'un grand rire comme un défi face à l'incompétence notoire du Créateur. Car, non, évidemment, rien de tout ce qui compose ce monde n'est évident. Rien de tout ce que les hommes ont construit pour légitimer le pouvoir sur tous de quelques-uns n'est acceptable. Et derrière toute personne s'exprimant avec sérieux, derrière toute autorité humaine, il y a un singe qui rit sous cape de nos affectations de cafards cachés derrière une cravate. Viens, étoile absinthe. Ce monde est en carton-pâte. Tous les enfants pleurent.

Et un jour, on craque et on casse toute la foutue porcelaine. Les éclats sur le sol reflètent notre visage hagard et nos mains blessées; la lumière traverse comme un éclair; la vérité apparaît avec la soudaineté d'une tache de sang. Mais à peine

avons-nous pris la mesure de cet instant de grâce que de nouvelles ténèbres se sont formées; et notre expérience du monde s'est dotée d'une pesanteur encore inconnue. Les modèles héroïques qui précédemment présidaient à nos décisions et intercédèrent à l'orientation de nos parcours se sont retirés comme l'illusionniste roule un tapis sous nos pieds. La Terre s'est peut-être retournée. Ce jour est celui qui ouvre la dernière phase de notre ère. C'est le jour le plus éprouvant et le plus froid : celui où les anges disparaissent des tableaux, où le soleil cesse de briller, où les présidents de cour d'appel de Dresde achèvent leur transformation en femmes, où les étoiles fondent comme du sucre. C'est celui où les sages éclatent de rire comme des baleines de Belzébuth, où la lune devient rouge de colère ou de honte, où la nuit semble avoir envahi la totalité des jours...

Un jour, même, les empereurs japonais cessent de descendre de la déesse solaire Amaterasu. Ou, du moins, ils cessent d'en avoir le droit.

CHAPITRE 1

LA DERNIÈRE GUERRE DU MONDE

«Les exploits des hommes accomplis nous
ouvrent les yeux sur nos propres lacunes.»

Hagakure

Le 1^{er} janvier 1946, alors que l'armée américaine occupe le Japon, l'empereur Hirohito prononce une allocution radiodiffusée dans laquelle il renonce à sa nature de divinité à forme humaine et déclare officiellement invalide la souveraineté absolue imputée à sa fonction. Peu de temps après cette allocution, une nouvelle constitution, imposée par le général Douglas MacArthur, entre en vigueur. Si celle-ci prive l'empereur de tout pouvoir politique et même du titre de chef de l'État, pudiquement remplacé par celui de «symbole de l'État», son article 9, le plus célèbre, dispose la renonciation définitive du Japon à tout emploi de la force armée dans les relations internationales. C'est une nouveauté : l'emploi de la force armée est un attribut essentiel de la souveraineté dont nul État, par principe, n'avait précédemment accepté de se priver. Désarmant définitivement le Japon, l'Amérique met fin au caractère limité de la victoire et de la défaite, et rend impossible le retour à un équilibre des forces entre pays. Désormais, on reconnaîtrait au seul vainqueur d'être éternellement dans le droit et au seul vaincu d'être éternellement dans le tort. Désormais surtout, à mesure que les nations s'entendraient à mettre hors la loi la guerre soumise aux règles du droit, elles déchaîneraient, au nom de la guerre juste, une police internationale où les ennemis seraient considérés comme des illégaux et les États ennemis comme des voyous qu'il s'agit

simplement d'anéantir, physiquement et moralement. Le droit d'ingérence, la guerre préventive seront bientôt les noms de la continuation du colonialisme et de l'impérialisme par d'autres moyens.

C'est une époque nouvelle qui commence ici-bas : celle de la guerre totale. Et si les guerres réelles sont là pour masquer la présence de la mobilisation illimitée, qui a commencé à partir de l'ère napoléonienne, et le phénomène de la conscription, le «peuple en armes», faisant de chaque homme un guerrier potentiel, alors la disparition de la possibilité même de la guerre ne peut qu'ouvrir à cette guerre totale comme on ouvre un sceau dans l'Apocalypse. Le jour où les dieux se retirent, tout devient divin, mais sous une forme explosive, destructrice, catastrophique. Le jour où la possibilité de la guerre disparaît, l'air devient irrespirable, il n'y a plus de paix nulle part. Qu'est-ce qu'un monde où la défaite d'un pays est illimitée ? Où la paix ne peut plus se distinguer de la guerre ? Est-ce un monde en paix ? Ou est-ce un monde en guerre ? «Depuis que le Japon a été vaincu, dit alors Yasunari Kawabata, la seule chose qui me reste à faire est de revenir à la traditionnelle tristesse spirituelle des Japonais.»

Le Japon paie alors, une deuxième fois après Hiroshima, son engagement auprès des forces de l'Axe lors de la Seconde Guerre mondiale, et la destruction de la flotte américaine du Pacifique basée à Pearl Harbor. Beaucoup d'interprétations différentes ont été données pour tenter d'expliquer cet engagement. De nombreux commentateurs ont insisté sur la responsabilité intrinsèque du *bushido*, la discipline des samouraïs, l'accusant d'avoir fanatisé l'idéologie militariste du pays. Code strict exigeant de son praticien l'exercice de sept grandes vertus – droiture, courage, bienveillance, politesse, sincérité, honneur et loyauté –, le

bushido imprègne l'esprit du samouraï de quatre devoirs : ne jamais s'avouer vaincu ; servir utilement son maître ; être dévoué à ses parents ; manifester une grande compassion. En outre, le samouraï, dont le symbole est la fleur de cerisier, doit éviter toute pensée perverse, ne rien faire d'inutile, pratiquer sans cesse, embrasser tous les arts, s'habituer en toutes choses au jugement intuitif, connaître d'instinct ce que l'on ne voit pas. L'échec, la faute grave ou la trahison conduisent tous trois au *seppuku*.

Les samouraïs dirigèrent le Japon féodal pendant près de sept cents ans. Le livre central du *bushido* est le *Hagakure*, une compilation des enseignements du samouraï Jocho Yamamoto, recueillis par le scribe Tashiro Tsuramoto entre 1709 et 1716. Parmi les hypothèses concernant l'énigme du titre – *Hagakure* signifie littéralement « à l'ombre des feuilles » –, on cite un poème du prêtre Saigyô, intitulé *À une amante, quand peu de fleurs restent aux arbres* :

*Immobile caché parmi les feuilles
Dans les seules rares fleurs qui restent aux arbres
Me semble-t-il sentir
La présence de celle
Pour qui je languis en secret.*

Pour Jocho Yamamoto, les individus ne valent guère mieux que des pantins. Ils sont comme des automates vivant dans l'illusion du libre arbitre ; rabâchant des paroles prémâchées comme des oiseaux parleurs, ce sont ce qu'on appelle aujourd'hui des *magnétophones humains*. Ne comprenant à quel point leur instinct est le produit de déterminations préalables, et de conditionnements familiaux et sociaux, ils n'ont que des préoccupations lamentablement

basses, qu'ils attribuent naïvement à leur intérêt, élaborant chaque opération sur le critère du profit ou de la perte – critères sans relation avec l'accomplissement de leur être. Ils camouflent leur lâcheté et leur médiocrité sous les oripeaux de l'instruction et de l'intelligence, mais se comportent en pragmatiques et en intéressés, et passent la majeure partie de leur temps à calculer et à intriguer. Alors que la seule manière de vivre dignement, c'est de se concentrer sur des résolutions qui nous dépassent, et de régler nos vies sur elles au lieu de les adapter à nos propres limitations. Alors que la seule manière de vivre, c'est de s'accorder à des principes pour lesquels on peut, sans rire, se donner jusqu'à la mort. Après s'être trompé toute sa vie, et avoir, par son lamentable exemple, donné naissance à une génération de nihilistes ultra-violents, le vieux progressiste Stepan Trofimovitch Verkhovensky, dans *Les Démons* de Dostoïevski, s'en rend compte avant de mourir : « La seule condition essentielle de l'existence humaine, c'est que l'homme soit toujours capable de s'incliner devant quelque chose d'infiniment grand. L'homme le plus stupide lui-même a besoin d'une grande chose. » La discipline et la préparation à la mort sont plus importantes que le talent, et plus instructives que la sagesse : « La Voie du samouraï, c'est la mort, explique Yamamoto. Ne posséder que sagesse et talent est le niveau le plus haut de l'inutilité. Si l'on veut devenir un parfait samouraï, il est nécessaire de se préparer à la mort matin et soir et jour après jour. »

Un des points les plus délicatement mystérieux de l'éthique déployée dans le *Hagakure* est sa théorie de l'amour, une théorie qui vaut, en radicalité, celle de l'amour courtois dans la chevalerie occidentale. Pour un samouraï, le véritable amour, c'est l'amour secret ; ce qui explique la référence au poème impliqué par le titre de l'ouvrage.

«Partagé, l'amour diminue de stature, dit Jocho Yamamoto. Se consumer d'amour tout au long de sa vie, mourir d'amour sans avoir prononcé le nom chéri, là est la véritable signification de l'amour.» Même l'amour que le samouraï porte à son seigneur est de l'ordre de la passion secrète; celui-ci est «tombé amoureux» de la famille impériale : «De même que rien n'est plus important pour une femme que son mari, pour un guerrier, rien n'est plus important que son seigneur.» La volonté du samouraï est inflexible et sa loyauté illimitée, mais sa présence reste invisible; il se cache «à l'ombre des feuilles». Jalousement gardés pendant plus de cent cinquante années par le clan des Nabeshima, ces enseignements furent révélés au public japonais au commencement du XX^e siècle. Les samouraïs disparurent avec l'abdication du shogun Togawa et la modernisation du Japon, dans la seconde partie du XIX^e siècle, au cours de l'ère Meiji.

Si la guerre de Corée d'abord et la guerre froide ensuite entraînent la création d'une force d'autodéfense, active depuis 1954, celle-ci connaît une interdiction de comportements offensifs, ainsi que de l'acquisition d'une arme nucléaire. En outre, les dépenses budgétaires consacrées à la défense sont volontairement maintenues en deçà d'un plafond : 1 % du produit national brut. C'est une des deux raisons – avec le retour au culte de l'empereur – qui expliquent la prise en otage du général Mashita, commandant en chef des forces d'autodéfense, le 25 novembre 1970, par Yukio Mishima, portant un sabre du XVII^e siècle, et accompagné de quatre membres du *Tatenokai* («société du bouclier»), une petite armée à la limite de la légalité créée deux ans plus tôt dans le but de restaurer les valeurs japonaises de patriotisme, de hiérarchie et de service à l'empereur. Ayant pris rendez-vous au quartier général du ministère de

la Défense, après avoir échangé avec Mashita quelques politesses d'usage, l'écrivain et ses disciples le bâillonnent, le ligotent et barricadent la porte de son bureau.

Trois ans plus tôt, Mishima avait écrit un essai, *Le Japon moderne et l'éthique samourai*, qui comprenait une longue analyse du *Hagakure*, et instaurait une relation polémique avec le monde moderne : « Dans le Japon actuel régi par une Constitution qui met la guerre hors la loi, l'existence d'hommes qui considéreraient la mort comme leur métier est impossible. L'axiome de l'ère démocratique est qu'il vaut mieux vivre le plus longtemps possible. Jamais dans l'histoire l'espérance de vie n'a été aussi longue et devant nous se déroule la monotonie des perspectives que l'on offre à l'humanité. »

Apprenant la prise en otage du général Mashita, les secrétaires du ministère de la Défense tentent de pénétrer dans le bureau, mais Mishima les repousse à coups de sabre et menace d'exécuter le général. Il exige en outre que soient réunies les troupes de l'est devant les fenêtres du bureau. Alors que se regroupent les forces d'autodéfense, les cinq membres de la « société du bouclier » sortent les *bachimaki*, bandeaux de tissu blanc marqués d'un soleil levant, et envoient des tracts exposant leurs requêtes. Les hélicoptères de la police entourent le bâtiment alors que Mishima commence à parler du Japon, de l'empereur et de la Constitution qui prive l'armée de sa véritable place :

– Restaurons le Japon dans son état véritable, et mourons. N'accorderez-vous de valeur qu'à la vie, et laisserez-vous l'esprit mourir ? Nous vous montrerons une valeur plus grande que le respect de la vie. Ni la liberté ni la démocratie ! Japon ! Terre de l'histoire et de la tradition !

Les forces d'autodéfense de l'est répondent à l'écrivain par des insultes :

DANS LA MÊME COLLECTION

Professeur Choron (avec Jean-Marie Gourio), *Vous me croirez si vous voulez. Mémoires de guerre et d'humour*

Plus d'infos sur
www.nouvelles-editions-wombat.fr

Premier titre de la collection «Les Intempestifs»,
Tous les Chevaliers sauvages a été achevé d'imprimer
par l'imprimerie Pulsio à Sofia en août 2018.

Première édition.

Dépôt légal : septembre 2018.